

# Nos boursières en carrière

Depuis la création du fonds de la fondation AFDU-Québec, en 1990 c'est maintenant au-delà de 620 K dollars qui ont été attribués en bourses à des filles et des femmes désireuses de faire des études supérieures. Qu'advient-il de nos boursières une fois leur formation complétée ? Curieuses de connaître leur devenir, nous sommes allées à leur rencontre pour tenter de refaire avec elles le parcours scolaire et professionnel qu'elles ont mené à ce jour. C'est l'objet de cette chronique. Souhaitons qu'elle nourrisse votre intérêt et votre engagement.

Ce mois-ci, nous vous présentons Nadia Connelly-Vincent.

## Nadia Connelly-Vincent : une propension naturelle à aider

Entrevue menée par France Rémillard

F. R. : merci d'avoir accepté avec autant de spontanéité de vous prêter à cette entrevue, c'est d'autant plus louable que j'imagine votre emploi du temps très chargé. Première question plutôt triviale: qui êtes-vous, Nadia Connelly-Vincent ?

N. C.-V. : Je suis médecin, spécialisée en médecine familiale et pratiquant la médecine d'urgence. À ce titre, je partage mon temps de travail entre l'urgence de l'Hôpital Chauveau et la clinique médicale GMF de Loretteville. J'œuvre également à l'occasion au Centre de santé Marie-Paule-Sioui-Vincent de la réserve de Wendake. C'est peut-être beaucoup je sais, mais j'aime le changement.

Née d'un père huron-wendat et d'une mère attikamek de la nation Wemotaci, j'ai grandi sur une réserve. Je suis maman d'un bambin de 3 ans et je vis les premiers mois d'une seconde grossesse. J'exerce en pratique médicale depuis 2019.

F. R. : comment s'est précisé votre choix de carrière ?

N. C.-V. : mon rêve était d'aider, et surtout aider ma communauté, plus précisément aider en soignant. Au départ, comme j'adorais les animaux, je voulais devenir vétérinaire. C'était sans compter sur ma tante, nutritionniste à l'hôpital Enfant-Jésus. J'avais 15 ans quand elle m'a amenée à une journée portes ouvertes sur les neurosciences. J'ai été fascinée par ce que j'y ai vu et de là, alors que j'étais encore une adolescente, le déclic s'est produit, ma voie était dès lors toute tracée. J'ai voulu devenir médecin. Et cette tante a toujours représenté pour moi une référence fiable et complice. Elle m'a toujours soutenue dans ma démarche tant moralement que financièrement, son parrainage incluant l'aide aux devoirs.



Nadia Connelly-Vincent aux côtés de Micheline Vincent, nutritionniste, la tante inspirante et aidante qui l'a accompagnée avec assiduité tout au long de son parcours académique.

F. R. : votre appartenance aux Premières Nations a-t-elle posé problème dans votre parcours scolaire et professionnel ?

N. C.-V. : À l'école, au CÉGEP et à l'université, non, aucun problème. J'ai toutefois été témoin de commentaires très désobligeants à l'égard des miens, les autochtones, au cours de mes stages en milieu hospitalier, des commentaires qui m'ont fait réagir. Ils m'ont confirmé l'existence de préjugés tenaces. Ce fut d'autant plus gênant quand cela a été le fait d'un formateur. C'est la raison pour laquelle lorsque je me présente au chevet d'un patient autochtone, je l'informe que je partage son appartenance à la grande communauté que nous formons. Il est réconfortant de constater que le malade s'en trouve rassuré.

F. R. : ainsi vous confirmez l'existence de comportements racistes dans le milieu hospitalier : cela affermit votre choix de carrière, j'imagine.  
Quelles ont été les principales difficultés rencontrées au fil de votre parcours académique ?

N. C.-V. : la survie financière a représenté un défi. Quand j'étais étudiante au CÉGEP, je travaillais comme serveuse à temps partiel. Une fois à l'université, je ne pouvais gagner ma vie que pendant l'été. J'ai eu la chance de pouvoir compter sur l'aide de mes parents et sur ma tante en plus de bénéficier de plusieurs bourses. D'abord en 2012 alors que je débutais en Sciences infirmières, j'ai reçu une bourse de l'AFDU-Québec et deux ans plus tard, alors que j'étais en faculté de médecine j'en ai reçu une autre. En 2012, on m'a remis la bourse d'excellence TD pour les étudiants des Premières Nations. En 2012, 2014 et 2015 j'ai bénéficié de l'*Indspire*, une bourse d'études dans le domaine de la santé pour les étudiants indigènes. Pendant les étés, j'ai travaillé comme guide-interprète au Musée huron-wendat et plus tard, j'ai pu faire des stages rémunérés en santé communautaire au Centre de santé Marie-Paule-Siouï-Vincent.

Nadia, le jour de la collation de grade, en compagnie de parents qui n'ont jamais douté d'elle.



L'interminable réclusion forcée aussi a été difficile à vivre : entre activités académiques et travail intensif, je n'avais plus le temps de voir mes amis. Ils ont eu l'impression que je les abandonnais. Le parcours d'un médecin spécialiste est long. Par contre, j'étais très motivée et j'ai complété mon préexternat en 2 ans au lieu de 3 ans. Après l'externat, d'une durée de 2 ans (doctorat : 5 ans au total), j'ai effectué pendant deux autres années ma résidence au GMF-U (groupe de médecine familiale-universitaire) de Saint-François-d'Assise.

Mais la pire expérience s'est produite pendant ma résidence. En période d'examen, à six mois de terminer ma formation et enceinte, j'ai contracté le Cytomégalo virus (CMV). Cette infection mettait ma grossesse à risque à cause des dangers pour le fœtus. Autre motif de stress supplémentaire : les risques de handicap après la naissance. Je n'ai donc pu compléter le stage en cours. La naissance a été prématurée avec complications. Le nouveau-né a dû être maintenu en observation à l'hôpital pendant un mois. Il a dû être examiné par plusieurs spécialistes. Pendant toute cette période, le temps s'est arrêté. Heureusement, mon conjoint est très aidant. Il a mis son entreprise en mode ralenti pour se rendre disponible pendant cette période difficile de notre existence. L'enfant a providentiellement été déclaré asymptomatique. La vie a pu lentement reprendre son cours. J'ai terminé le stage interrompu et complété mon cursus. Mon fils a maintenant trois ans et jouit d'une belle santé.

F. R. : avec vos horaires atypiques répartis entre vos trois emplois, comment vivez-vous la conciliation travail-famille ?

N. C.-V. : mon conjoint est entrepreneur et lui aussi dispose d'un emploi du temps très chargé, mais il peut s'ajuster. Mon entourage familial est également très engagé. Ma mère, qui était proposée aux bénéficiaires à temps partiel, a été d'une aide considérable tout au

long de la première année de notre fils en comblant son horaire comme nounou. Avec le nouveau venu, il nous faudra certes faire preuve de beaucoup d'ingéniosité et de courage parce que je ne pense pas que celle-ci puisse être autant mobilisable.

F. R. : maintenant, une question que je pose à toutes les anciennes : quelles recommandations pourriez-vous formuler à celles qui voudraient suivre votre trace ?

N. C.-V. : je leur dirais de persévérer, de ne pas se laisser décourager par les premiers échecs ou les premiers refus : j'ai fait un an en sciences infirmières parce que j'avais d'abord été refusée en médecine. Je leur dirais de rester motivées, d'avoir confiance en elles et de faire face aux situations inattendues avec détermination.



Nadia-Connelly-Vincent, MD prenant la pause  
avec équipe de l'Hôpital Chauveau.

Novembre 2021